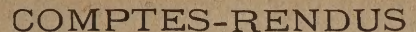
Nouvelle-Orléans, 1er Janvier 1898.



COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Rentrée—Séance du 26 Novembre 1897.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents : MM. Alcée Fortier, Dr. Gustave Devron, J. Numa Augustin, G. B. d'Anglade, Juge Joseph A. Breaux, A. Breton, L. Combe, Edgar Grima, P. A. Lelong, Charles T. Soniat, Gustave V. Soniat, Dr. J. Touatre et Bussière Rouen.

A huit heures et quart le Président ouvre la séance et s'exprime en ces termes :

" Mes chers collègues :

" Je suis heureux de vous souhaiter la bienvenue à

notre séance de rentrée. Nous avons eu de longues vacances à cause de la fièvre qui a régné parmi nous dernièrement, mais je vois avec plaisir qu'aucun des membres de notre société n'a succombé à la maladie.

"Je pense que vous avez beaucoup travaillé pendant les vacances et que vous avez tous les poches pleines de manuscrits. Il nous faut écrire, Messieurs, il faut continuer notre œuvre. Déjà le nombre de nos membres a augmenté et nos finances sont en bonne condition.

" Il n'y a qu'une chose que je regrette, c'est d'apprendre que notre ami si dévoué, M. d'Anglade, va nous quitter. Il n'y a jamais eu à la Nouvelle-Orléans de consul de France qui ait su faire aimer sa patrie autant qu'il l'a fait. Nous n'avons jamais eu à l'Athénée de membre plus utile, plus intelligent. Nous lui devons en grande partie dernièrement la prospérité de notre société, et son départ laissera un grand vide parmi nous. Nous le regrettons sincèrement, mais nous faisons des vœux pour que la carrière de notre ami soit encore plus brillante qu'elle ne l'a été jusqu'à présent. Son zèle, son énergie, son intelligence, peuvent lui permettre d'aspirer aux plus hautes dignités."

M. d'Anglade, très ému, remercie le Président des bonnes paroles qu'il a prononcées à son égard, et promet de nous envoyer de Milan, des travaux pour être lus à l'Athénée ; il demande donc à ses collègues de l'élire membre correspondant, car il n'oubliera jamais l'Athénée et son séjour à la Nouvelle-Orléans.

M. le Docteur Devron propose à l'Athénée d'élire M. d'Anglade membre honoraire correspondant.

Cette proposition est adoptée à l'unanimité des voix.

Le Président prend la parole et donne un très intéressant aperçu de l'histoire d'Espagne, et il lit ensuite une traduction de l'article écrit en espagnol par Emilio Castelar sur Ferdinand VII.

A l'unanimité des voix l'Athénée décide d'avoir demain, le 27 novembre, à huit heures du soir, une réunion extraordinaire afin de permettre à chaque membre de faire ses adieux à M. d'Anglade.

A neuf heures M. d'Anglade se retire.

Après le départ de M. d'Anglade, motion est faite de lui présenter un souvenir au nom de l'Athénée, et un comité composé de MM. Charles T. Soniat, Dr. J. Touatre et P. A. Lelong est nommé à cet effet.

Cette motion est adoptée unanimement.

A dix heures l'ajournement est prononcé.

Réunion Extraordinaire—Le Samedi, 27 Novembre 1897.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents: MM. Alcée Fortier, Dr. Gustave Devron, Gaston Doussan, C. E. Allgeyer, J. Numa Augustin, Juge Jos. A Breaux, A. Breton, L. Combe, G. B. d'Anglade, S. V. Fornaris, Dr. St. Marc Fortier, Edgar Grima, P. A. Lelong, H. Rolling, Chas. T. Soniat, Gustave V. Soniat, Lucien Soniat, Charles J. Théard, Juge George H. Théard, Dr. J. Touatre, J. M. Vergnole et Bussière Rouen.

M. Thiébaud, chancelier du consulat de France, est invité à assister à la séance.

Ouverture de la séance à huit heures.

M. Charles T. Soniat, président du comité nommé à la séance du 26 courant, remet au président un écrin contenant un encrier, un porte-plume, un buvard et un plateau, le tout en argent, souvenir choisi par le comité, et prie le Président de le présenter à M. G. B. d'Anglade au nom de l'Athénée.

Le Président, s'adressant à M. d'Anglade, s'exprime en ces termes:

" M. d'Anglade,

" Vos collègues de l'Athénée Louisianais se sont réunis ici ce soir en séance extraordinaire pour vous dire adieu et pour vous exprimer le regret que leur cause votre prochain départ de la Nouvelle-Orléans.

" Vous avez bien voulu consentir à devenir membre correspondant de notre société et nous sommes sûrs que vous allez nous adresser des lettres spirituelles et charmantes. Nous avons pensé, qu'en écrivant ces lettres, cela vous ferait plaisir de vous servir d'une plume et d'un encrier venant de la Louisiane. Vous vous rappellerez toujours ainsi une ancienne colonie française qui a gardé un grand attachement pour la patrie première et pour ceux qui la représentent aussi dignement que vous.

" Veuillez donc, mon cher collègue, accepter ce petit souvenir que vous présentent les membres de l'Athénée Louisianais en témoignage de leur profonde estime et de leur sincère amitié."

M. d'Anglade en recevant le souvenir de l'Athénée dit à ses collègues qu'il est très touché de l'attention dont il est l'òbjet, et renouvelle la promesse qu'il a faite, à la séance précédente, de ne pas oublier l'Athénée où il compte des amis nombreux et sincères. Il exprime le regret de quitter la Nouvelle-Orléans et invite ses collègues à venir le voir à Milan. Il engage les membres de notre société à travailler et à continuer l'œuvre du Docteur Alfred Mercier.

Après la réponse de M. d'Anglade, ses amis de l'Athénée lui offrent, chacun à son tour, des vœux pour son bonheur et son succès futurs, et boivent à la santé de celui dont ils regrettent le départ.

A neuf heures la séance est levée.

Séance du 17 Décembre 1897.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents: MM. Alcée Fortier, Juge Jos. A. Breaux, Gaston Doussan, Gustave V. Soniat, et Bussière Rouen.

Lecture et adoption des procès-verbaux des séances du 26 et 27 novembre 1897.

M. Gaston Doussan prend la parole et fait à ses collègues la lecture de deux petits articles, très intéressants et très bien sentis, ayant pour titres : " De l'honneur " et " Réflexions sur Montaigne."

A neuf heures, l'ajournement est prononcé.

DE L'HONNEUR.

Qu'est-ce que l'honneur? Ce mot ne renferme-t-il pas en lui-même ce qu'il y a de meilleur en nous? Comment définir, préciser ce sentiment intime qui semble faire partie de notre âme elle-même, qui semble si dégagé, si subtil, si au-dessus de la personnalité humaine, qu'il nous élève, qu'il nous grandit à nos propres yeux et nous rapproche de l'intelligence suprême, c'est-à-dire de Dieu lui-même dont il est sorti. L'honneur, n'est-ce pas le don le plus précieux que nous devrions toujours nous efforcer de conserver, parce qu'il est le reflet d'une conscience honnête et pure, le signe infaillible de la probité et de la vertu? Si nous considérons l'histoire nous y verrons que depuis l'époque la plus reculée jusqu'à nos jours, les plus grands rois, les plus grands hommes ont toujours placé l'honneur au-dessus de tout parce qu'il inspirera éternellement le respect et l'admiration humaine.

Quelle que soit la perversité de l'homme, quel que soit le degré de dépravation auquel il soit arrivé, il y a toujours en lui un certain degré d'honneur qui semble y subsister; et nous avons vu dans l'histoire des criminels endurcis, devenir de véritables héros, quand des hommes supérieurs ont su faire vibrer en eux cet admirable sentiment Il me semble que si le néant nous attendait, s'il n'y avait pas d'au delà, si nous n'avions pas en nous ce sentiment sublime qui nous élève, qui nous grandit, qui nous met au-dessus de la brute, il me semble, dis-je, que si nous ne l'avions pas en nous, nous ne pourrions avoir aucune conception de Dieu et de l'immortalité. Si par la méditation, c'est-à-dire par la concentration de toutes nos facultés intellectuelles, nous nous élevons jusqu'à la source primitive de toutes choses, c'est-à-dire au Créateur, et que nous arrivions à la conclusion, qu'en principe, il n'y a pas d'effet sans cause, comment pouvons nous admettre avoir reçu en nous, ce sentiment de l'honneur, ce sentiment de l'immortalité, si le néant était le but final.

Ce sentiment de l'honneur inné en nous devrait être développé dans l'homme dès sa plus tendre enfance. C'est dans nos écoles, dans nos universités que nous devrions fonder un cours spécial, pour y traiter l'honneur dans le sens absolu du mot. C'est en démontrant à la jeunesse par les plus nobles et les plus beaux exemples tirés de l'histoire que nous pourrions arriver à faire comprendre à la génération nouvelle que nous devons considérer l'honneur au-dessus de tout, que nous devons l'apprécier beaucoup plus que la fortune et la gloire, car seul il peut nous donner ce qu'il y a de plus précieux au monde, la tranquillité de l'esprit, par l'accomplissement du devoir, et la satisfaction intime d'avoir notre estime personnelle ainsi que celle de nos concitoyens.

Un homme est ou n'est pas honorable; j'entends par là qu'il ne doit pas transiger avec l'honneur, qu'il faut le prendre dans le sens absolu du mot, sans que jamais, même l'ombre du doute vienne effleurer l'honorabilité de celui qui en aura parfaitement conscience. Ainsi, c'est par des exemples tirés de l'histoire, ayant trait aux grands hommes, qui non seulement se sont illustrés par leur génie, mais encore nous ont donné les plus nobles preuves de leur désintéressement, de leur probité, de leur honneur, soit à la tête des armées ou dans le gouvernement de leur pays, dans les sciences et dans les arts; c'est par les exemples des Descarte, des Pascal, des Lafayette, des Washington, des Fabert, des Hoche, des Kléber, des Marceau, des Davey, des Lee, des Pasteur et une myriade de noms illustres, tous dignes d'être inscrits avec honneur sur les annales de l'immortalité, que nous arrivons à cet admirable sentiment qui est la meilleure partie de nous-mêmes.

GASTON DOUSSAN.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR MICHEL DE MONTAIGNE.

L'originalité de Montaigne se démontre d'elle-même, quand se séparant entièrement de tous les systèmes philosophiques de l'époque, il veut être lui-même, c'est-à-dire original ou pour mieux dire Montaigne avec son franc scepticisme. L'idée d'un homme quel qu'il soit, de vouloir être indépendant des idées des autres, de suivre sa propre inspiration, de s'étudier lui-même pour livrer à ses contemporains et à la postérité le fruit de ses études, tout en leur apprenant l'art de se connaître eux-mêmes, et cela avec une grâce naïve et un charme tout

particulier, n'indique-t-elle pas chez Montaigne un nouvel ordre d'idées cherchant à frayer à la philosophie un nouvel ordre d'idées basées sur le scepticisme. Sa devise, "Que sais-je," ne nous indique-t-elle pas la portée de ses doutes sur l'esprit humain, la contradiction de nos jugements, et surtout combien nous devons nous défier de notre raison ?

Montaigne écrivait d'une manière irrégulière, sans plan, sans système, et à mesure que les idées lui venaient. L'inspiration était le mobile qui le faisait écrire, et alors il se livrait tout entier, cherchant la vérité en lui-même, et à n'importe quel moment.

Les voyages qu'il entreprit sur les bords du Rhin, en Suisse, en Italie, à Rome excitèrent sa curiosité et contribuèrent à former son esprit si vif et si éclairé. Ayant vécu dans l'intimité de Marguerite de France, il venait quelquefois à la cour où il était reçu avec distinction et très apprécié de Henri II, de Catherine de Médicis, et de Charles IX qui le nomma Chevalier de St. Michel.

Quoique la morale de Montaigne soit tant soit peu égoïste et qu'à notre point de vue l'idéal qu'il se forme de la vertu ne soit pas assez élevé, il n'en est pas moins vrai que ses Essais peuvent être considérés comme des chefs-d'œuvre tant par l'originalité que par la profondeur des pensées ; qu'ils sont écrits avec un charme particulier qui vous enchante, et surtout avec la bonne foi d'un homme qui place la vérité au-dessus de tout et qui sait l'exprimer dans un langage naïf et charmant, Essais qui ont fait de lui le grand, l'immortel Montaigne.

GASTON DOUSSAN.

FERDINAND VII. — Par Emilio Castelar.

(*Knapp's Spanish Readings.*)

TRADUIT DE L'ESPAGNOL.

Il y a aujourd'hui trente et un ans qu'expira ce roi funeste; ce roi qui a souillé notre histoire, et avili notre politique. Tous les ans, l'adulation servile, qui ne meurt jamais, a l'habitude, là où ne devrait s'entendre que la voix de la justice, de jeter des fleurs, à pleines mains, sur sa mémoire maudite; comme si l'encens de l'adulation pouvait neutraliser l'odeur qu'exhale toujours l'infecte tyrannie. Il ne faut pas que l'histoire se taise, parce que l'histoire est la conscience de l'humanité; et qu'ils comprennent, ceux qui ne la craignent pas, que sa justice est implacable et ses châtiments éternels.

Cet homme funeste expira ce jour-là, sans amis, brouillé avec le parti sur les autels duquel il avait tout sacrifié; désobéi par l'aîné de ses frères; haï de la théocratie qu'il avait servie; entendant les cris des libéraux en armes aux portes mêmes de son palais, et des rebelles en armes aux portes mêmes de sa monarchie; inquiet du sort de sa femme et de ses filles; voyant apparaître sur son lit de mort les étincelles de la révolution qu'il avait cru étouffer avec du sang; son corps corrompu par la gangrène, et son âme par le désespoir: tout pourriture.

On n'a jamais connu de roi aussi cruel que Ferdinand VII. Quinze mille hommes bannis en 1814, vingt mille en 1823, six mille Espagnols sacrifiés pour ses vengeances sur les échafauds, deux cent cinquante mille tués pour ses erreurs sur les champs de bataille, soit sur

mer, soit sur terre, disent combien devait être large et noire la tache de sang avec laquelle cette âme s'est présentée devant le jugement de Dieu.

Né dans une cour corrompue, sa conscience ne connut pas un jour serein. Ses premiers ennemis furent, quelle horreur! ses parents. Il dirigea contre eux ses premières machinations; il bâtit ses premiers projets ambitieux sur leur humiliation et sur leur honte. Il écouta les conseils d'un prêtre infâme; il convertit sa cour en assemblée de conspirateurs; il arma les moines; il conspira avec les ambassadeurs étrangers; il conta au Capitaine du Siècle jusqu'aux faiblesses que la délicatesse eût dû lui faire cacher; il lui demanda ses princesses pour épouses; il méconnut l'autorité de celui de qui il reçut la vie et de qui il devait recevoir la couronne; et après toutes ces intrigues, il put voir la vieillesse de son père outragée, l'indépendance de sa patrie vendue, l'étranger sur le trône, sa couronne à terre, et son peuple dans la servitude.

Qu'eût fait un prince digne de gouverner l'Espagne? Tombé dans le piège préparé par sa propre ambition, et dont Napoléon profita avec tant d'adresse, il eût fallu résister et protester contre la violence faite à sa patrie, contre l'usurpation de sa couronne. Que fit Ferdinand VII, pendant que le peuple espagnol acceptait, peuple martyr, le sacrifice le plus glorieux que mentionne l'histoire; pendant que la guerre déchaînait sur notre sol toutes ses fureurs, et que la faim faisait périr des populations entières, pendant que le sang coulait jusqu'aux frontières de la péninsule, et que l'incendie obscurcissait notre ciel pur; pendant que Madrid tombait, le 2 mai, sous les coups artificieux de la trahison, et qu'Alicante et Cadix voyaient passer les boulets français au-dessus de leurs foyers, et que combattait Valence désarmée, et

que succombait Tarragone sous des monceaux de cadavres, et que dix mille Espagnols mouraient parmi les décombres de Gerone effacée, pour ainsi dire, de la terre, et que Sarragosse se suicidait, et que les champs ne contenaient que des cadavres sans sépulture, et l'air les miasmes de la peste, tout cela pour Ferdinand. Ah! Ferdinand, sans voir le désespoir des martyrs, les femmes amaigries qui, comme les mères de Jérusalem, ne pouvaient allaiter leurs enfants que de sang—Ferdinand écrivait à Napoléon pour le féliciter de ses victoires; demandait à Joseph Ier le ruban de l'ordre que celui-ci avait fondé en Espagne; et, au milieu de fêtes, de soirées, de concerts, d'illuminations, de bals sans fin, agitant la coupe écumeuse dans sa main, il portait le toast suivant: "A nos augustes souverains, le grand Napoléon, et Marie Louise, son épouse." Tacite n'a jamais enregistré un fait pareil dans ses "Annales"; Suétone ne l'a pas fait; non plus les historiens de l'histoire romaine dans les derniers jours de la décadence d'un monde, où tant de taches apparurent sur la face livide de la civilisation.

L'ingratitude avait élu domicile dans l'âme de Ferdinand VII. Libéré en 1814 par les sacrifices héroïques du peuple espagnol, que devait-il faire? Effacer par ses libéralités les misères de la captivité du peuple. Que fit-il? Il se montra plus ennemi du peuple espagnol que les étrangers vaincus. Sa première idée fut d'anéantir la charte qui garantissait la liberté aux Espagnols; sa première action d'emprisonner ceux qui avaient écrit cette charte et évoqué cette liberté. Pour tous les hommes les plus illustres de l'Espagne, la liberté de Ferdinand VII fut le signal de la captivité. Tous ceux qui pouvaient faire honneur au pays étaient en exil ou en prison. Le poète classique Gallego, Quintana, nou-

veau Tyrtée de l'indépendance nationale; Argüelles, sur les lèvres duquel l'éloquence espagnole commença à fleurir; Muñoz Torrero, qui éparpilla avec son souffle les cendres de l'Inquisition ; Moratin, notre premier dramaturge, à cette époque ; le doux Melendez ; Lista, Marchena, Mora, restaurateurs des lettres, tous gémissaient dans l'exil ou dans la prison, comme si la lumière glorieuse qu'émettait leur auréole blessait les yeux du despote. Telle était sa cruauté qu'il ne pardonnait pas aux familles des innocentes victimes. La femme qui avait accompagné son mari dans l'exil, était punie comme criminelle et à jamais bannie de l'Espagne. Ainsi la tyrannie, qui s'imaginait dans son orgueil, être l'image de Dieu, châtiait comme crimes les vertus que Dieu récompense d'un prix immortel. Et si ces horreurs avaient été les seules de cette époque !... Porlier, soldat de l'indépendance, est sacrifié avec barbarie. Lacy aussi ; ceux qui entendirent le bruit des armes le jour du combat, n'entendirent que le bruit des verrous le jour de la victoire. L'Inquisition renaît, et Ferdinand VII veut être l'émule de Philippe II : il fonde un ordre pour rehausser le Saint Office; les Jésuites reviennent ; La Bisbal élève un échafaud permanent au milieu de Cadix ; Elio lance une bande d'assassins sur Valence ; les capitaines généraux organisent des armées de sbires ; le frère Ostolaza prononce des sermons et publie des livres où il parle des triomphes réciproques, oh ! blasphème, de Dieu et de Ferdinand VII ; et une vile canaille, lie de la société, chair des bagnes, alimentée par les moines, excitée par les moines, le poignard à la main, se précipite comme des légions de furies, à la recherche de victimes libérales à offrir à l'appétit vorace du despotisme.

Mais la révolution au XIXe siècle est, ou suspendue, ou éclipsée ; non vaincue. Elle renaît en 1820. Le roi

tremble de peur. Que de perfidies pour combattre la révolution ! Que d'iniquités pour la vaincre ! Il jura la Constitution de Cadix d'un front serein, comme s'il n'avait commis aucune trahison contre la cause de la liberté. Roi constitutionnel il ne le fut jamais. Il haïssait ses ministres, et les appelait à demi-voix du gibier de potence. Il résistait pour sanctionner les lois les plus libérales et les plus favorables au pays. Il nommait à de nombreuses places sans la signature des ministres, comme l'exigeait la Constitution. Il lisait à l'ouverture des Cortes des discours contraires à ceux qu'avait rédigés son ministère. Il présidait les sociétés secrètes de l'absolutisme. Il parlait deux langages : l'un humble, quand la peur le possédait, et l'autre arrogant, quand l'espérance le possédait. Il envoyait des émissaires pour fomenter des discordes parmi les libéraux, et des émissaires pour obtenir l'aide des despotes. Le 7 juillet, il excitait les gardes contre le peuple, quand il croyait ceux-là vainqueurs, et ensuite le peuple contre les gardes, quand il les vit vaincus. D'une main perfide il effaça les gloires de l'indépendance, qui n'étaient pas les siennes, complotant pour que les soldats français vinssent venger au Trocadéro les affronts de 1812 et souiller ainsi notre nom glorieux.

Et dès le moment qu'il recouvra son pouvoir absolu, la terreur recouvra aussi son empire sur notre sol. Qui ne se rappelle 1823 ? Les délateurs marquaient avec du sang les maisons des libéraux, comme pour les consacrer à l'extermination ; les illustres héros, défenseurs de la patrie, ou marchaient à l'échafaud ou à l'exil, ou sur le chemin aride de la mendicité ; le système de purification, système inconnu de Tibère, scrutait jusqu'aux secrets du cœur, jusqu'au silence inviolable de la conscience ; il condamna plus de cent mille personnes, favorables au

régime libéral, à ne pas s'approcher à plus de quinze lieues ni de la cour, ni des palais royaux; on donna des ordres pour que fussent mis à mort les coupables de lèse-majesté, et l'on déclara coupables de lèse-majesté ceux qui avaient proféré la moindre parole contre la tyrannie, ou qui avaient regardé avec tristesse le lieu où s'élevait le monument de la Constitution abolie. Cinq libéraux furent exécutés en un seul jour à Madrid; dix à la Corogne; trente à Almeria; trois cents à Tarifa; un citoyen, nommé Alfaro, à Valence, pour avoir dit, en état d'ivresse: "vive la liberté!" Moreno Solano et Feretti à Murcie, pour avoir loué le régime représentatif; et à Barcelone, dans le silence de la citadelle, dans ces cachots humides et obscurs, tombèrent des têtes sacrées à la voix du comte d'Espagne, comme si la mort seule eût pu niveler ce sol de liberté pour que la tyrannie pût s'y asseoir.

Nous ne pouvons continuer. Le cœur se serre en se rappelant les tristesses qui ont rempli d'amertume les jours de nos pères, qui ont couvert de deuil notre berceau même. Nous nous sommes proposé de conserver vivace l'horreur pour les tyrans, et ces faits suffisent. Un historien contemporain, parlant de l'enterrement de Ferdinand VII, disait: "En descendant le cercueil dans le panthéon on brisa un degré de pierre, pour que même sa mort causât des ruines: et pendant la dernière cérémonie, l'odeur était telle, que l'assemblée ne pouvait y résister, et quelques personnes s'évanouirent." Vives images du règne de Ferdinand; parce que dans le sépulcre, l'arome de la flatterie étant dissipé, il reste seulement la vérité, et la vérité de la tyrannie est toute corruption.

ALCÉE FORTIER.

LE DERNIER BONNET D'ANE

Comédie en Deux Actes,

Ecrite pour le pensionnat de l'Institut St. Joseph, dirigé par Mme L. A. Fortier, et jouée par les élèves.

PERSONNAGES :

MLLE DARCY, Principale du Pensionnat.
MLLE ANASTASIE PÉKIN, Sous-Maîtresse du second cours.
DENISE, HÉLÈNE, MARGOT, PAULINE, NELLIE, } Elèves.
NELLIE, Jeune Américaine envoyée à Paris pour apprendre le français.
Autres élèves, amies de Denise.

ACTE PREMIER.—*L'Ancien Système.*

SCÈNE I.

La scène se passe dans une chambre de classe. Les élèves sont à leurs pupitres et étudient. Nellie, assise près de Mlle Pékin, prend une leçon de français.

Mlle Pékin à Nellie avec emphase.—Vos progrès sont surprenants, ma chère enfant, mais il s'agit pour parler correctement la langue du grand Corneille et de l'illustre Racine, de s'exercer. Il faut aussi avoir les facultés intellectuelles suffisamment développées.

Nellie.—Ma père *wants me to learn* la Corneille et la Racine, mais je's les comprenne pas du tout, du tout.

(Pendant que parlent Mlle Pékin et Nellie, Denise, Margot et Hélène se jettent, de l'une à l'autre, un mouchoir transformé en lapin. Tout le temps que durera la

scène elles devront imiter les gestes emphatiques de la sous-maîtresse.)

Mlle Pékin, se tournant vers les élèves.—Silence. (A Nellie.) Avant de pouvoir aspirer à comprendre nos grands maîtres il faut... (Denise montée sur une table imite Mlle Pékin, Margot la pince, elle tombe sur la table et de là glisse sur sa chaise. Mlle Pékin se retournant.—Que veut dire ce bruit? avez-vous ri, mesdemoiselles?

Denise.—C'est moi qui ai éternué. (Elle éternue très fort.) Atchoum! Atchoum!

Margot.—Que les dieux de l'Olympe te bénissent!

Hélène.—Que le diable te fasse le nez aussi gros qu'une saucisse!

Mlle Pékin furieuse.—Comment, vous parlez encore! Gare au bonnet!

Denise, éternuant tout en parlant.—Atchoum, non, Mlle atchoum! Hem, je vous assure que dès que j'ai le rhume, il se fait un tel remue-ménage dans mon cerveau, que l'on jurerait que je parle, mais ma langue est aussi innocente que l'enfant au berceau! Atchoum!! (Les élèves rient.)

Denise.—Atchoum! Atchoum! ouf! mon cerveau vole en éclats!

Mlle Pékin.—Mais, c'est intolérable! Si vous ne réprimez les mouvements intempestifs de votre organe nasal....

Nellie interrompant Mlle Pékin—What means "organe nasal?"

Denise, vivement.—Intempestif, vient du mot anglais: tempest. Organe nasal, signifie nose. Traduction libérale: A tempest in the nose.

Les élèves applaudissent et rient.—Bravo! Bravo!

Mlle Pékin, hors d'elle-même.—Mais cela dépasse les

bornes ! Ce n'est plus de l'insubordination, c'est une insurrection ! une révolte ! silence ! (elle frappe la table avec une règle.) Denise, vous êtes à la tête de tout ce désordre et, pour votre punition vous porterez pendant la récréation le nouveau bonnet d'âne que j'ai confectionné hier. Cela vous apprendra à faire des traductions libérales ! Maintenant, Margot et Hélène, gare à vous, je vous veille ! (A Nellie) Intempestif signifie hors de propos. Mouvements intempestifs.... (le lapin lancé par Margot passe sous le nez de Mlle Pékin.)

Mlle Pékin, furieuse.—Horreur ! qui est le coupable ? (Les élèves se regardent.) Que l'on me donne l'objet lancé. J'ai failli en perdre le nez. (Un silence.) Allons, j'attends.

Margot.—Le bras coupable...., c'est le mien ; car c'est moi qui ai lancé le lapin.

Hélène. — Les doigts coupables, les voilà (elle les montre) car c'est moi qui l'ai fabriqué.

Mlle Pékin.—Vous êtes toutes des impertinentes et des révoltées, je vais porter mes plaintes à Mlle Darcy. En attendant, Pauline, portez-moi les briques.

Pauline, d'un air suppliant.—Mademoiselle, je vous prie, ne m'ordonnez pas une telle chose.

Mlle Pékin.—Comment, vous aussi ! Obéissez à l'instant ou je vous ornerai le front du carcan de la désobéissance.

Denise, au public.—Et l'on appelle ce siècle, le siècle du progrès !

Mlle Pékin—Taisez-vous, petite péronnelle, et approchez.

Denise, approchant.—Je le mettrai cette fois-ci, mais c'est son arrêt de mort. (Au moment où on lui met le bonnet d'âne, la cloche sonne, toutes les élèves se lèvent.)

Mlle Pékin, frappant sur la table.—Silence ! Que per-

sonne ne bouge. (Elle détache un sac pendu au mur y prend de la brique pilée qu'elle sème à terre.) Margot, venez vous mettre à genoux. (Margot hésite, à un signe de Denise, elle obéit.)

Margot, montrant le poing à Mlle Pékin qui lui tourne le dos.—Je t'obéis, mais tu me le paieras.

Hélène, prenant le carcan et se le mettant sur le front. Je suis trop bonne amie pour ne pas me joindre à vous. (A Mlle Pékin.) Etant la plus coupable, il est de toute justice que je sois également punie, et comme il ne me reste que cette couronne d'honneur, je m'en affuble avec gloire !

Mlle Pékin, courant aux élèves—Miséricorde, sortez mesdemoiselles, car l'exemple de ce trio rebelle pourrait bien se communiquer à vous. (Les élèves sortent en riant et en faisant des signes d'intelligence aux trois coupables.) Quant à vous, jeunes égarées, je vais de ce pas vous accuser à Mlle Darcy du crime de lèse-respect envers moi, votre....supérieure ! (Elle sort.)

Scène II.

Denise coiffée du bonnet d'âne, Hélène du carcan et Margot agenouillée sur les briques; cette dernière se lève dès que la porte est fermée.

Margot à Lucie.—Ah ça, veux-tu bien nous expliquer ta conduite ? Hélène et moi y perdons notre latin !

Denise, souriant.—Vu ce que vous en possédez, la perte n'est pas grande. Que voulez-vous que j'explique, n'avez-vous pas reçu mon mot d'ordre ce matin ?

Hélène.—Oui, très bien. Tu me lances ce matin avec le lapin- un papier sur lequel était écrit : Révolte sur toute la ligne ! Conduite incendiaire. Obéissez, j'ai un plan qui nous débarrassera des Pékins à jamais.

Margot.—Trop heureuses de faire enrager Pékin, nous

obéissons à la lettre, bien décidées par exemple à être chassées plutôt que de nous soumettre au bonnet d'âne et voilà-t-il pas que toi, notre chef, tu es la première à t'en laisser coiffer.

Hélène.—Eh bien, commandant, parle, on t'écoute, car vois-tu, ou nous croirons que ta cervelle a déménagé, ou que tu es traître à la patrie.

Denise, avec ironie.—Aurez-vous bientôt fini de pérorer ? Apprenez donc que, si je me suis soumise, et si je vous ai fait signe de suivre mon exemple, c'est que j'ai de puissants motifs pour agir ainsi, j'ajouterai même que j'ai des alliés très haut placés, ce qui me fait croire que la victoire sera complète.

Margot.—Dépêche-toi, nous brûlons de tout savoir.

Hélène.—Parmi ces alliés aurais-tu, par hasard, Mlle Darcy, notre nouvelle directrice ? J'avoue que son physique me gante d'une façon surprenante.

Denise—Elle même !

Hélène et Margot.—Ah bah !

Denise.—Vraiment, mes enfants, je possède, ne vous en déplaise, des yeux fort clairs, des oreilles très fines, et certain instinct diabolique qui me pousse toujours où, pour le malheur des autres, je ne devrais pas me trouver.

Margot, s'approchant avec joie de Denise.—Tu as donc eu une aventure !

Hélène de même.—Allons, ton histoire ou j'éclate !

Denise, regardant autour d'elle.—Chut, écoutez avec attention. Ce matin Pékin m'envoie en ambassade auprès de Mlle Darcy qui, comme vous le savez, occupe le corps de logis réservé au premier cours. Pour arriver à ce grand dignitaire, il m'a fallu passer par le jardin de la directrice, j'y avais à peine mis le pied, que j'entends chuchoter dans le bosquet qui se trouve à droite de l'entrée. Mon devoir était....

Margot.—De te boucher les oreilles et de t'en aller au plus vite.

Denise.—Tu es surannée, ma chère, en chef de conspirateurs, mon devoir était d'écouter, ce que je fis et fus récompensée en vrai traître que je suis. Voici ce que j'entendis. Il paraît que l'on a refait de fond en comble le premier cours. Plus de surveillance outrée, plus de punitions abrutissantes, les élèves sont laissées à leur conscience.

Hélène.—En un mot, mademoiselle la nouvelle directrice est en train, comme dirait mon père, de faire du progrès ! je l'adore ! suivons son exemple.

Denise.—A qui le dis-tu ? Mais arrivons au point. Mlle Darcy, car c'était elle qui causait dans le bosquet avec Mlle Duplan, le professeur de belles-lettres, a dit : "Oui, j'ai fait une réforme complète dans le premier cours mais il me reste encore le plus difficile à faire," écoutez bien....

Margot et Hélène, avec anxiété.—Nous sommes tout oreilles.

Denise.—Elle a continué : " Cette demoiselle Pékin dirige le second cours d'une façon déplorable, et j'avoue que cela me révolte de voir ces pauvres enfants pour le moindre délit être coiffés de cet absurde bonnet d'âne."

Margot.—Elle a dit cela ?

Hélène.—Quelle femme supérieure ! vive le progrès !

Denise.—Et, ajouta-t-elle, " je ne demande que l'occasion de l'abolir."

Margot et Hélène.—Bravo ! Bravo !

Denise.—Je n'ai pas demandé mon reste, j'ai mis mes jambes à mon cou, et suis venue tout chaud tout bouillant, vous narrer l'aventure ; mais la cloche avait sonné.

Hélène.—C'est alors que tu as écrit le billet auquel nous avons obéi comme nous le faisons lorsqu'il s'agit d'une diablerie.

Margot.—Maintenant, que nous reste-il à faire ?

Denise.—Voici mon plan : demain c'est la fête de notre chère directrice ; ce jour-là, depuis le déluge, on a toujours gracié les coupables ; or, nous le sommes au premier chef. Il s'agit de brûler nos vaisseaux et de porter la révolte à son comble en abolissant nous-mêmes les insignes de la tyrannie. Donc, à bas le bonnet d'âne. (Elle jette le bonnet à terre.)

Hélène, l'imitant.—A bas le carcan.

Margot, de même—Au néant, à la perdition, et les briques et tout le système Pékin !

Denise.—Maintenant, mes fidèles lieutenants, suivez-moi dans la cour et courons enrôler sous notre bannière tout le second cours. Pékin dîne pour le quart d'heure, nous n'avons rien à craindre.

Margot.—Marchons à la victoire, à bas le vieux système et les Pékins !

Hélène et Denise.—Salut au nouveau, et vive Mlle Darcy, notre bien-aimée directrice.

Scène III.

Denise, Hélène, Margot, Pauline, Nellie.

Denise à Pauline.—Ah, voilà Madame Minerve qui arrive comme Mars en carême. Pauline, nous allons délivrer la patrie des Pékins. (Pauline fait un geste d'horreur.) Veux-tu te joindre à nous ? Non, tant pis, on se passera de toi.

Hélène à Nellie.—Allons, Nellie, toi qui viens du pays de la liberté, suis nous.

Nellie.—Non, merci, je reste avec Pauline.

Margot.—Ce sont des lâches, laissons-les et courons aux bons cœurs qui nous attendent là-bas.

Toutes ensemble.— Volons à la victoire et vive la liberté ! (Elles sortent en courant.)

SCÈNE IV.

Pauline, Nellie.

Nellie.—Est-ce qu'elles sont folles ?

Pauline.—Non, mais ce sont les mauvaises têtes du pensionnat, Mlle Pékin a le talent de les exciter.

Nellie.—Mlle Pékin ne devrait pas se fâcher et crier si fort, ce matin, j'étais *nearly deaf*, elle a *yelled !* En Amérique un *scholar* quitterait bien vite l'école où l'on *crownerait* son tête avec un *dunce cap*.

Pauline.—Pourquoi se mettre dans le cas d'être puni ?

Nellie.—Toutes les filles ne sont pas bonnes comme vous, Pauline.

Pauline.—Ce n'est pas par bonté, mais je suis naturellement tranquille, et j'ai en horreur tout ce qui s'appelle bruit. (On entend des cris.) Jésus, qu'est-ce que cela ?

Nellie, courant à la fenêtre.—Venez voir ! Oh, c'est *jolly !* Cela me fait penser à l'élection *at home*. Denise a *climbé* sur un *barrel* et fait un *speech* aux filles. (Battant des mains.) Allons les rejoindre.

Cris au dehors.—A bas le bonnet d'âne ! A bas le vieux système.

Pauline.—Non, allons plutôt prévenir Mlle Pékin de ce qui se passe. (Elle veut entraîner Nellie qui résiste ; au même instant la porte s'ouvre et toutes les écolières entrent ayant à leur tête, Denise, Margot et Hélène.

SCÈNE V.

Denise, Margot, Hélène, Pauline, Nellie et tout le pensionnat.
Denise porte un bonnet d'âne sur un bâton.

Chœur général, (Air de Charles VI.)

Guerre aux tyrans !
Jamais, jamais ici, non—
Jamais Pékin ne régnera. (*bis.*)
Non, jamais ici ! (*bis.*)
Jamais Pékin ne régnera, non !

SECOND COUPLET.

Denise, au public :—

> Mon cœur a l'horreur du servage,
> Jure d'abolir les faquins !
> Plus grand encore est son courage,
> Quand il faut chasser les Pékins.

Denise, aux élèves.—Silence ! mesdemoiselles, je veux vous parler.

Margot et Hélène.—Chut ! shshshshsht ! ! Ecoutons notre chef !

Denise, montée sur une table.—Mes chères et bien-aimées camarades, fatiguées du système tyrannique Pékin......

Les élèves en chœur.—A bas les Pékins ! Les bonnets d'âne !

Denise.—Silence ! et voulant qu'on s'adresse à notre conscience, à notre cœur plutôt qu'à notre physique...

Les élèves, battant des mains.—Bravo ! vive la liberté de conscience !

Denise.—Nous jurons toutes l'abolition des bonnets d'âne, des carcans.

Toutes les élèves.—Nous le jurons !

Denise.—Et surtout l'anéantissemant des Pékins qui nous meurtrissent les genoux avec des briques, blessent notre amour-propre avec les insignes du plus vil esclavage, et tendent à faire de nous des hypocrites.

Les élèves.—Jamais, jamais !

Denise.—Des êtres abrutis, incapables de penser. On nous punira peut-être !

Les élèves.—Vive la liberté !

Denise.—On voudra nous chasser.

Les élève.—Tant mieux, plus de tyrannie.

Pauline, à part.—Elles sont folles, courons avertir Mlle Pékin. Viens-tu, Nellie ? (Pauline sort.)

Scène VI.

Les mêmes, moins Pauline.

Denise, déchirant le bonnet d'âne.—Nous sommes décidées, eh bien, et d'un !

Hélène, déchirant le carcan.—Vive la liberté ! et de deux !

Margot, jetant les briques.—Souffrir pour le progrès, c'est une gloire, et de trois ! (la cloche sonne.)

Denise.—Voilà le tyran, le tocsin résonne ! L'union fait la force, donnons-nous la main et chantons l'hymne de la liberté. (Elles entourent le bonnet d'âne et dansent une ronde en chantant :

Guerre aux tyrans, etc.)

Scène VII.

Les mêmes, Mlle Pékin accourant.

Mlle Pékin.—Horreur ! Que vois-je ?

Denise.—L'abolition du vieux système et les martyrs de la liberté !

Les élèves.—Vive le nouveau système ! (Elles entourent Mlle Pékin et continuent la ronde en chantant : Guerre aux tyrans !)

La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.—*Le Nouveau Système.*

LA FÊTE DE LA DIRECTRICE.

Le théâtre représente le salon de Mlle Darcy. Un piano à gauche, à droite, une table avec des livres ; devant la table, un fauteuil. Des fleurs sur le piano et dans les jardinières. Le salon devra être fort élégant.

SCÈNE I.

Mlle Darcy seule. Elle tient à la main une lettre qu'elle lit à haute voix.

"Je quitte donc ces lieux de révolte et de sédition, où mes jours sont en danger." Quel style! si je ne connaissais l'auteur de cette lettre, je croirais que pendant mon absence il s'est passé des faits inouis. Cependant il faut posséder une bonne dose d'audace pour révolutionner ainsi tout un pensionnat, et je reconnais bien là les chefs qui sont, sans doute, Hélène et Denise. Eh, mon Dieu, au fond elles n'ont pas tort, les punitions humiliantes qu'on leur fait subir, ce carcan, ces briques; moi-même, en prenant cet établissement, je m'étais proposé d'abolir ce système ridicule qui n'est propre qu'à développer certain genre d'hypocrisie se trouvant à l'état latent dans tout cœur humain. Oui, dorénavant, j'emploierai la persuasion, je m'adresserai à la raison de ces pauvres petits cœurs qui me sont confiés. Les enfants ont une logique bien plus saine que la nôtre, ils sont donc plus portés à la persuasion; je compte faire de ceux qui seront placés sous ma direction des êtres pensants et raisonnés, des femmes pouvant se servir de leur intelligence ainsi que de leurs dix doigts. Il faut maintenant savoir ce qui s'est passé. (Elle va à la fenêtre.) Voilà justement Pauline, la quintessence de l'honneur et de la droiture. Par elle je saurai tout. (Elle l'appelle.) Pauline, montez un instant.

SCÈNE II.

Mlle Darcy, Pauline.

Mlle Darcy.—Pauline, que s'est-il passé ici pendant mon absence?

Pauline.—Je ne sais trop, mademoiselle, les élèves du second cours ont eu maille à partir avec Mlle Pékin et... (elle hésite.)

Mlle Darcy.—Et... voyons, parlez, je veux connaître tous les détails.

Pauline.—Mais... mademoiselle... je ne sais...il y a eu beaucoup de bruit... c'est tout.

Mlle Darcy, sévèrement.—C'est impossible, car voici une lettre de Mlle Pékin, me parlant de révolte, de sédition, (lui prenant la main) Pauline, vous savez toute la confiance que j'ai en vous, dites-moi ce qui a eu lieu... vous hésitez ? Craignez-vous de trahir vos compagnes ?

Pauline.—Oh, mademoiselle, que penseriez-vous de moi si je le faisais ?

Mlle Darcy —Je pourrais bien appeler cela de la désobéissance, si vous refusez de parler. (La porte s'entr'-ouvre, Denise fait signe à Pauline de venir, jeu de scène : Denise lui montre une lettre.) Eh bien, Pauline, j'attends une réponse, voulez-vous m'obéir, oui ou non ? (elle surprend un signe de Pauline.) Tiens, à qui en avez-vous ?

Pauline, interdite.—C'est Denise qui......

Mlle Darcy.—Denise ! Ah, celle-là parlera. Où est-elle ? (appelant.) Denise, entrez, mademoiselle.

Scène III.

Mlle Darcy, Pauline, Denise.

Mlle Darcy.—Arrivez, Denise, j'en apprends de belles sur votre compte ! Comme cela le second cours s'est permis d'insulter Mlle Pékin, au point de lui faire quitter la pension.

Denise.—Oh, mademoiselle, il y a eu beaucoup de bruit pour peu de chose, seulement, (regardant Pauline avec mépris,) lorsque les pécadilles de diablotins comme Hélène et moi, sont racontées par une vertu aussi impeccable que mademoiselle. (Elle salue Pauline.)

Mlle Darcy.—Eh bien, qu'arrive-t-il ?

Denise.—Il arrive comme dans la fable du chat botté que la souris se métamorphose en lion.

Pauline.—C'est à tort que tu m'accuses, Denise, et tu me permettras de refuser le rôle de magicien qu'il te plaît de me donner.

Denise, à Pauline, à part.—Tu le refuseras, sans doute, par humilité, mamzelle vertu, mais ta langue, ma chère, a deux mètres de trop et il t'en cuira....

Mlle Darcy.—Ecoutez, Denise, si je vous accuse d'avoir participé aux désordres de ce matin, c'est de votre faute. Pauline est innocente, plutôt que de raconter vos hauts faits elle était sur le point de me désobéir. Mais votre conduite passée me fait croire qu'en mettant le blâme sur vous, je tombe juste. Voyons, avouez franchement qu'en me racontant l'épisode, vous ne trahirez que vous-même.

Denise, à part.—Aie ! je suis pincée ! (haut) Excusez-moi, mademoiselle Darcy, mais je n'ai rien à avouer.

Mlle Darcy.—Comment ! Quand moi, votre principale, l'exige.

Denise.—Si vous exigez que je me reconnaisse coupable, soit, je le suis.

Mlle Darcy.—C'est bien ; les innocents paieront pour les coupables.

Denise, avec explosion.—S'il en est ainsi, mademoiselle, c'est sur moi seule que doit tomber le blâme, c'est moi qui ai brûlé le bonnet d'âne, moi qui ai déchiré le carcan, et, encore moi qui ai jeté les briques, Pékin et tout le tremblement aux quatre points cardinaux. Voilà la grande histoire, voilà tout le scandale.

Mlle Darcy, avec calme.—Vous étiez seule aussi pour danser une ronde autour de Mlle Pékin ? (Pauline rit.)

Denise, s'approchant d'elle.—Rapporteuse, va ! mais tu seras jaune avant que nous ayons fini avec toi. (A Mlle Darcy.) Vous êtes si bien renseignée, mademoiselle, que vous répondre serait inutile.

Mlle Darcy, avec douceur.—Denise, je suis fort peinée du ton avec lequel vous me répondez, et, si ce n'était que je suis sûre de votre cœur, je désespérerais à jamais de vous corriger. Voyons, mon enfant, avez-vous fait preuve de beaucoup de raison, de beaucoup de modération en agissant comme vous l'avez fait?

Denise.—J'ai peut-être péché par la forme, mais le fond est bon. On ne pouvait ni éternuer, ni tousser, sans passer par une de ces sottes punitions. Et, mon Dieu, mademoiselle, nous ne sommes pas des mannequins, pour qu'on nous traite de la sorte.

Mlle Darcy.—Fort bien, agissant avec la sagesse qui vous caractérise, vous vous arrogez le droit d'abolir ces sottes punitions. Ma chère enfant, avec un peu de patience, vous en eussiez vu la fin, car j'étais tout aussi décidée que vous à y mettre un terme; comme vous, je trouve que les enfants possèdent un cœur capable d'apprécier les bons procédés et une intelligence à même de les comprendre. Aussi le vieux système était-il aboli avant votre rébellion, d'intention, sinon de fait.

Pauline.—Oh, mademoiselle, serait-il possible?

Mlle Darcy, à Pauline.—C'était la surprise que je préparais pour ce soir. (A Denise.) Maintenant je me vois forcée d'inaugurer le nouveau système plus tôt que je ne le pensais, et, pour vous, Denise, car il est tout juste qu'ayant aboli le vieux système, vous inauguriez le nouveau, (elle prend sur la table un livre qu'elle feuillette,) tenez, lisez attentivement cette page, c'est de Fénelon, vous fermerez le livre, puis écrirez vos réflexions; je vous laisse ici sur parole, et reviendrai dans une heure. (A Pauline.) Pauline, suivez-moi.

Scène IV.

Denise, seule.

Denise.—Voilà le commencement de ce nouveau sys-

tème tant vanté. Une heure de réflexion dans le sanctuaire de mademoiselle la principale et comme distraction, (elle prend les volumes sur la table et les nomme à mesure,) " Fénelon sur l'éducation des Filles," vieux. "Mme Lambert," ditto. " Aimé Martin," même sujet. (Elle bâille.) Si cela continue, je regretterai les briques, le carcan, et Pékin. Chère Pékin, au moins celle-là est ridicule et l'on peut s'amuser à ses dépens, mais la sévère mademoiselle Darcy! Ouf!! faudrait pas s'y frotter. Allons, soyons honorable et goûtons cette nouvelle méthode. (Elle se prépare à lire.) Rien que de regarder ce livre, j'en ai les extrémités tout engourdies, les jambes et le cerveau bien entendu. (Elle se promène tout en lisant.)

Une voix de l'autre côté de la cloison :

Je suis une enfant gâtée,
  De jolie figure;
J'aime fort les petits pâtés,
  Et les confitures,
Si Pékin veut m'en donner,
  Ma foi, j'saurai les manger,
La bonne aventure, O gué!—*bis*

Denise, qui a écouté avec attention.—Ciel! la voix d'Hélène. Mademoiselle Pékin, avant de partir, l'aura enfermée dans l'office et elle s'en paie! Oh! il faudra bien qu'elle partage, je vais lui répondre. (Elle chante :)

N'faut pas être trop gourmande,
  Avec le bien du prochain!
Hélène si j't'en demande,
  Donne m'en car j'crève de faim,
Pour goûter, d'puis ce matin,
  J'ai Fénelon, Aimé Martin,
La bonne aventure, O gué—!—*bis*.

Hélène, dans l'office.

Ah! ah! ah! quelle farce! tu es au clou, aussi?
Mais, ah ça, où perches-tu?

Denise.—Dans le sanctuaire Darcy, où, je te jure, si tu ne viens à mon secours, je mourrai d'inanition.

Hélène.—Ce n'est pas la bonne volonté qui manque, mais trouve un moyen de nous réunir.

Denise, après un instant de réflexion.—Pourras-tu te hisser jusqu'à cette imposte.

Hélène.—Hem !...oui...attends. (On entend un bruit de meubles; pendant ce temps Denise place un tabouret sur le piano et y monte; elles se rencontrent toutes deux nez à nez et poussent une exclamation.) Ah !

Scène V.

Denise, Hélène.

Denise.—Tu m'as fait peur ! Dis donc, comment te trouves-tu enfermée dans l'office ?

Hélène.—Et toi, dans le salon de mademoiselle Darcy?

Denise.—Si nous nous répondons par des questions, nous n'en finirons jamais. Voyons, conte-moi ton histoire, je te servirai la mienne après.

Hélène.—Tope, mais avant, ne m'as-tu pas dit que tu avais faim ? J'avoue, qu'avec tout cet esclandre, je n'ai guère mangé. Brillat Savarin l'a dit : Un estomac à sec ne valut jamais rien. Voici certaine confiture aux pommes, d'un chic !

(Mlle Darcy ouvre la porte et demeure stupéfaite à la vue des deux enfants, elle s'efface un peu et écoute.)

Denise.—Mais ces confitures ne sont pas à nous. (Hésitant.)

Hélène.—Bah ! ma chère, ne sommes-nous pas des rebelles ?

Denise.—Bien, nous les mettrons au nombre des déprédations et tout ira dans le même sac. Maintenant, parle, je te prête une oreille attentive.

SCÈNE VI.

Mlle Darcy, Denise, Hélène.

Mlle Darcy doit rester cachée pendant la première partie de cette scène.

Hélène.—Je commence donc. Tu sais qu'au son de la cloche, tout le monde se mit en rang et entra dans la salle d'étude.

Denise.—Oui, nous ne ressemblions pas mal à un troupeau de brebis que l'on mènerait à l'abattoir.

Hélène.—Pas moi, car je brillais par mon absence.

Denise.—Ah, bah !

Hélène.—Dame ! oui, Pékin, tout étourdie de notre ronde endiablée était restée fichée en terre comme un bâton de fusée ratée. Par malheur, je me trouvais la dernière. Tout d'un coup quelqu'un m'attrape au collet, me secoue, me bouscule, me tarrabuste. Je crus un instant à la fin du monde ; quoi, c'est que j'y voyais des chandelles !

Denise, riant.—C'était ta fusée qui se décidait à partir.

Hélène.—Si bien que j'en suis encore tout ébouriffée. Quelle poigne, ma mère ! ! " Mademoiselle," me dit-elle, d'une voix à moitié étouffée par la rage, " vous allez me payer cet outrage, vous resterez enfermée pendant une semaine au pain sec et à l'eau." Aussitôt dit, aussitôt fait. Et me v'là. A ton tour, commence.

Denise, mordant à même d'une tartine.—Ma chère, si c'est là ton régime et que tu veuilles d'une compagne d'infortune, je suis ton affaire.

Mlle Darcy, à ces derniers mots entre, et d'un ton fort calme, s'adressant à Denise.—Est-ce là le fruit de vos réflexions sur votre conduite passée, Denise ?

Denise et Hélène.—Ciel, mademoiselle Darcy !

Mlle Darcy, à Hélène.—Et vous, Hélène, est-ce là aussi votre repentir ? Eh bien, mesdemoiselles, j'ai de

sérieux doutes sur mon nouveau système et je commence à croire que l'ancien valait peut-être mieux !

Denise, qui est descendue, vient à Mlle Darcy d'un air contrit.—Ne dites pas cela, mademoiselle, nous reconnaissons nos torts. Par la nouvelle méthode, vous vous adressez à nos cœurs et nous tâcherons dorénavant de vous prouver que nous n'en sommes pas tout à fait dépourvues.

Mlle Darcy.—J'en suis convaincue, c'est pourquoi je n'hésite pas à vous croire. Voici la clef, allez libérer votre amie, puis revenez toutes deux.

Scène VII.

Mlle Darcy, seule. Elle doit avoir l'air préoccupé.

Ne point sévir serait peut-être faire preuve de faiblesse, et cependant...ayant réussi avec le premier cours, pourquoi ne réussirais-je pas avec le second ? Je crains fort qu'il ne se passe du temps avant que je puisse récolter le fruit de mes idées progressives. Prendre les enfants par le cœur, ou par la raison, vu le système d'éducation ou plutôt le manque de système des parents dans notre siècle de progrès, (avec ironie,) c'est risquer. Pourtant Littré, dans son grand dictionnaire, définit le mot homme: créature raisonnable (elle rit.) Essayons toujours; qui vivra, verra.

Scène VIII.

Mlle Darcy, Hélène, Denise.

Mlle Darcy, à Hélène.—Voyons, mes chères enfants, vous qui êtes à la tête du mouvement pour l'abolition des briques, des bonnets d'âne et des carcans, dites-moi, avez-vous trouvé quelque chose de mieux ? Vous baissez la tête sans répondre. Vous paraissez confuses, aviez-vous agi sans réfléchir ?

Denise.— Non, mademoiselle, si réfléchir veut dire penser longuement à une chose, avant de la mettre à exécution—nous avons réfléchi.

Mlle Darcy, souriant.—Voilà une réponse bien intelligente, ma petite amie, pour une enfant de votre âge, et qui me donne beaucoup d'espoir. Et vous, Hélène ?

Hélène.—Je ne sais si j'ai réfléchi, mais du jour où j'ai appris le système suivi dans le premier cours, j'ai juré que l'occasion se présentant, je résisterais aux punitions humiliantes de mademoiselle Pékin.

Mlle Darcy.—Voici deux mots, ma chère enfant, qui ne devraient guère se trouver sur les lèvres d'une jeune personne de votre âge. "J'ai juré," "je résisterais," où sont vos pouvoirs pour mettre à exécution de tels projets?

Hélène.—Mais, mademoiselle Darcy, je suis sûre de l'appui de maman, combien de fois m'a-t-elle dit que par la douceur on venait à bout de bien des choses ! et certes, c'était là le moindre défaut de mademoiselle Pékin.

Mlle Darcy, souriant.—Madame votre mère a raison, ma fille, la douceur, surtout chez la femme, est une nécessité ; celles qui sont portées par leur tempérament à être violentes ou emportées, doivent s'étudier à devenir modérées, calmes en tout et partout, à réprimer les plus petits mouvements d'impatience ; par là elles acquerront l'amitié et le bon vouloir de ceux qui les entourent. Mais, avez-vous agi avec calme, avec douceur et modération dans votre grande entreprise ?

Denise.—Ah, pour ça, non ! C'était cependant le seul moyen de mettre fin à la tyrannie de mademoiselle Pékin.

Mlle Darcy.—Il y avait un moyen bien plus simple et bien plus raisonnable.

Denise.—Lequel, mademoiselle ?

Hélène.—Vu les circonstances, je n'en vois pas d'autre, mettre mademoiselle Pékin dans son tort était notre but, nous avons réussi....

Mlle Darcy, légèrement ironique.—Et vous vous êtes mises grandement dans le vôtre, à un tel point que je ne sais réellement comment pardonner ; on pouvait, je le

répète, abolir ce vieux système d'une autre façon. Voyons, Denise, ne devinez-vous pas ma pensée ?

Denise.—Oui, je crois comprendre ce que vous voulez dire. Nous aurions dû nous adresser à vous, mademoiselle, vous porter nos griefs et vous supplier d'établir dans notre cours la nouvelle règle, mais nous ne connaissions pas encore l'intelligente et bonne directrice qui avait pris charge du pensionnat.

Mlle Darcy.—C'est bien, Denise, votre raison ainsi que votre cœur ont parlé, nous nous comprenons. J'espère maintenant avoir, en Hélène et en vous, deux puissants auxiliaires pour l'établissement de mon nouveau système dans le second cours; donnez toutes deux le bon exemple et je réponds du succès.

Denise.—Je n'ose promettre ; mes actes, je l'espère, prouveront combien je regrette ma conduite passée, et surtout combien je tiens à vous faire plaisir.

Hélène.—L'avenir prouvera, mademoiselle, que vous avez raison, et, qu'en vous adressant à ma raison et à mon cœur, vous avez frappé juste. Comme Denise, je reconnais mes torts et vous prie de vouloir bien les oublier.

Mlle Darcy.—Dès ce moment, tout est pardonné, et dorénavant, je compterai sur vous comme sur moi-même. (A Pauline qui entre.) Me cherchez-vous, mon enfant ?

Pauline.—Je viens comme ambassadrice, vous prier, de la part de mes compagnes, de leur permettre de venir vous porter leurs bons souhaits pour la fête que nous célébrons en ce jour.

Mlle Darcy.—Avec plaisir, mes enfants, et annoncez-leur en même temps, que Denise et Hélène, ayant reconnu leurs torts, pourront prendre part aux réjouissances.

Pauline.—Quelle heureuse nouvelle! (Allant à la porte.) Entrez, mesdemoiselles. (Tout le pensionnat entre, chaque élève devra avoir des fleurs.)

Denise, s'adressant à Mlle Darcy :

PREMIER COUPLET.

(Musique : Le Cœur et la Main. Ma Fille c'est un mari, etc.)

L'esprit, la raison et le cœur,
Viennent vous rendre hommage.
Vous brisez en leur honneur
Les dieux de l'usage, *bis.*
Carcans et bonnets d'âne.
Plus de servitude,
Vous toucherez nos cœurs.

CHŒUR : Toutes les élèves.

Jouissons sous ce feuillage
Des plaisirs de notre âge,
Dansons avec ardeur pour fêter ce beau jour,
De notre directrice célébrons l'amour !

Hélène, à Mlle Darcy :

SECOND COUPLET.

Nous ne craignons pas vos lois
Amour, doux servage,
Vous fixerez à la fois
Notre esprit volage.
Oui, c'est par l'amour
Que vous touchez le cœur,
Dans ce doux séjour
Règnera le bonheur.
Oui, dans ce séjour
Sera le bonheur.

(Chœur des élèves : Jouissons, etc.)

Pauline, au public :

Des horizons tout nouveaux,
Viennent d'éclore.
De nos jours déjà si beaux,
Ils éclairent l'aurore.
Cette belle aurore
Fera notre bonheur,
Oui, c'est le progrès
Qui règne sur le cœur.

FIN.

M. AUGUSTIN.

CONCOURS DE 1897.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

"Louis XIV et son Siècle."

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1898 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une **MÉDAILLE D'OR ET UN PRIX DE CINQUANTE DOLLARS EN ESPÈCES.**

L'Athénée, s'il le juge convenable, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le *recto et les lignes* ; ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre *seulement* l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité la médaille pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation de la médaille se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel, BUS. ROUEN, P. O. Box 725.

Nouvelle-Orléans, 1er Mars 1898.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 14 Janvier 1893.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents : MM. Alcée Fortier, Dr. G. Devron, Gaston Doussan, Juge Jos. A. Breaux, Henri A. Bernard, P. A. Lelong, Charles T. Soniat, Gustave V. Soniat et Bussière Rouen.

A huit heures la séance est ouverte.

M. P. A. Lelong fait la motion que l'Athénée prenne connaissance officiellement de l'honneur rendu à son président, M. le Professeur Alcée Fortier, par le "Modern Language Association of America," en l'éli-